

Trois exercices dans le but de renouveler le genre « lettres d'amour »

Louis-Philippe Hébert

Volume 22, numéro 3 (129), mai-juin 1980

Inconnu pluriel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, L.-P. (1980). Trois exercices dans le but de renouveler le genre « lettres d'amour ». *Liberté*, 22(3), 36–40.

Trois exercices dans le but de renouveler le genre "lettres d'amour"

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT

Spectacle intime

C'est un quartier pareil à lui-même et à tous les étages qui s'y superposent. A certaines hauteurs, une rue peut changer de nom, jamais de tracé. Derrière chaque fenêtre, il y a un cube vide. Et de l'autre côté de la bâtisse, une fenêtre de même dimension, qui donne sur la ruelle. Le regard traverse l'immeuble de part en part : dans chaque construction, on a cédé à la vue un couloir transversal, calibré sur les fenêtres, un couloir dans lequel ne doit se trouver aucun obstacle. Certains immeubles forment des cubes de verre et ils sont totalement inhabités. D'autres profitent de la rainure de métal qui encadre les vitres pour tendre, entre la façade intérieure et le mur du fond, des toiles noires ; ces toiles se rejoignent pour créer de longs boyaux rectangulaires : salles de séchage, passages étanches, cerfs-volants à casiers saisis dans de la résine translucide, on est à court d'explications . . . D'autres immeubles, moins modernes, offrent des façades de pierre et des embrasures. On les sent vibrants d'activité ; mais de l'extérieur, même en collant son nez contre la vitre, on ne voit toujours que la fenêtre à carreaux du mur arrière. Le faisceau de lumière rectiligne qui les traverse n'éclaire pas les bureaux ou les appartements, ni leurs occupants . . . ou est-ce, là aussi,

l'effet des toiles noires ? Enfin, il y a les sous-sols (dépourvus d'ouvertures) où ne se posent plus les questions de calibrage. La situation reste inchangée d'un immeuble à l'autre : ils sont disposés pour faire en sorte que la perspective demeure ininterrompue de la première fenêtre du quartier à la dernière, en droite ligne. Les rues sont désertes, la sensation d'absence est totale. C'est une forme de solitude que le passant aurait du mal à supporter ; voilà pourquoi les habitants du quartier empruntent les tunnels, et ils y dorment sans doute.

Cette fois, dans un coin de la fenêtre, à hauteur du sol, il y a une personne qui guette : elle a entendu un moteur tourner au loin. Elle se dit qu'elle devrait voir passer une automobile. Du moins, c'est ce qu'on imagine qu'elle se dit puisque, dans cette position, elle semble minuscule vue de dos et l'automobiliste imperceptible. En fin d'après-midi, elle verra l'automobile bouger derrière l'immeuble d'en face ou devant le sien (les couloirs visuels seront intersectés !). Elle ne la quittera plus des yeux. Résolution inutile puisque la voiture, si elle continue son chemin, finira par être occultée à nouveau en direction gauche ou droite par les trames juxtaposées des immeubles. Qu'elle s'immobilise, au contraire, devant l'immeuble voisin, ou qu'elle vienne se poster droit devant la personne, elle obéira aux règlements qui régissent le stationnement : elle alignera la lunette arrière et le pare-brise pour respecter le corridor visuel. Ce sera, dans cette éventualité, un modèle de camping, avec toile de tente incorporée. Quand elle aura terminé son installation, on ne verra plus que du tissu, de l'intérieur comme de l'extérieur. La personne, croyant avoir rêvé, retournera se cacher.

Instructions à un dessinateur

Vous devrez créer un effet de pluie. Sans une trace d'eau qui tombe. Une averse qui n'ait pas de gouttes, qui n'apporte rien de luisant. Pour y arriver, il faudra tracer un cône, faire comprendre par un jeu de trames que ce cône est orange. Le montrer en diagonale, légèrement de biais, pour qu'on voie qu'il est percé à son sommet, les bords recourbés vers l'inté-

rieur, et épaté à la base pour donner naissance à une plateforme carrée, par un souci manifeste de stabilité. Il y aura un anneau de celluloïd phosphorescent à mi-hauteur de l'objet. Plus loin, à trente-cinq centimètres de distance (mesures données à l'échelle) plus précisément, le pare-choc d'une voiture dont on ne verra pas la calandre, ni le chauffeur qu'on imaginera décédé. Victime d'un freinage violent, total et involontaire. Sur le pare-brise, aucune trace de sang : l'appareil humain s'est aussi brutalement arrêté que le véhicule qu'il conduisait. Arrêt simultané, à l'intérieur comme à l'extérieur. Vous inscrirez le mot DANGER dans les reflets chromés, mais vous en inverserez la lecture. Quelque chose du dessin doit émettre clairement l'idée que le cône a agi sur le véhicule. On doit avoir, en le regardant, l'impression qu'une forme parfaite (la conique) a interrompu la course d'un moteur bruyant, trop complexe pour franchir un obstacle dérisoire mais merveilleusement équilibré. Le tout tel que perçu par un groupe d'hommes et de femmes, debout sur le trottoir, en proie au plus vif étonnement. Le progrès se sera renversé : maintenant ce sont les objets simples qui dominent. Qu'un pneu se libère de sa jante, ce sera pour aller rejoindre le cône orange et l'encercler. L'emporter avec lui, car entre le cône et l'anneau pneumatique (tous deux de matière caoutchouteuse), c'est l'anneau qui triomphe comme un ballon triompherait sur le tube. On doit deviner dans le ciel ennuagé une grande roue pleine, une roue qui vient reprendre une très ancienne domination. Les spectateurs (du dessin et dans le dessin) devront comprendre qu'ils sont personnellement menacés. Y aura-t-il même une chance de survie pour le plus sphérique d'entre eux ? Cet obèse à l'habit vert foncé qui n'arrête pas de rire. Attention, ces personnes ont sous les yeux une preuve ; à la moindre tentative de l'interpréter comme un accident, elles font fausse route et elles le savent. Elles auront à vivre désormais sous le poids des dominateurs circulaires aussi impossibles à circonscrire que les mécanismes mis en place depuis des générations. Ce sera un système si simple et si infallible qu'elles n'arriveront pas à déterminer pourquoi le point final tarde tant à venir. On devra voir de la nostalgie dans leurs yeux, et un immense soulagement.

Dernière lettre d'amour

Voir *figure 5*. C'est ainsi qu'on doit se tenir quand on se déplace sur une longue feuille caoutchoutée. Le dos droit, le cou plié. Fier et résigné. Comme si on allait sur des minces tranches de viande imperméables qui ondulent au point de donner aux pieds une impression de flottement. Attentif au bruit étouffé du mécanisme d'entraînement. Sensible au moindre choc suspect. On ne regarde pas par les fenêtres (l'allée est souterraine : on ne verrait que des panneaux publicitaires). On regarde ses pieds. La main appuyée sur la rampe noire (avec les hésitations caractéristiques à la main courante et les à-coups pour rattraper ses retards), le corps doit s'avancer dans le couloir, à vitesse régulière, comme debout sur un char allégorique. Le passant automatisé peut suivre son image répercutée par la mosaïque en des milliers de séquences distinctes (courtes mais découpées, facilement repérables par le début et la fin — entrée et sortie que procurent les surfaces réfléchissantes incurvées) : séquences verticales et horizontales comme si le torse désintégré se déplaçait par strates et par lamelles juxtaposées. Il importe de se rendre compte que le corps, malgré les apparences, ne marche pas. Cette pensée ne doit jamais quitter celui qui se déplace. A chaque instant, le corps entier doit en être conscient, sinon les hanches (par pur réflexe) commenceront à s'agiter, puis les jambes plieront à la hauteur des genoux, la main va lâcher prise sur la rampe. Une seconde d'inattention, et le corps se remettra à marcher, tout seul, sans que le piéton en ait un véritable contrôle. Qui sait même s'il ne va pas se déshabiller à mi-chemin de sa progression spontanée ? C'est pourquoi il faut tenir fermement la rampe et regarder fixement ses pieds. Se convaincre de sa propre immobilité. Il y a aussi une manoeuvre de diversion par laquelle on apaise un organisme mis à rude épreuve. Prendre quelqu'un par l'épaule, lui souffler des mots à l'oreille comme « l'appareil locomoteur ». On se sentira tout de même coupé à la ceinture (hauteur approximative de la main courante). Si quelqu'un vient en sens contraire, cette opération doit se dérouler rapidement. En aucun cas, il ne faut amorcer un demi-tour ou initier un mouvement de marche à reculons. Si

l'on s'en tient à la position prescrite plus haut, on éprouvera une sensation de chute vers le fond du corridor et il faut craindre que, par compensation, une chute vers l'arrière (effective et brutale) ne se produise. Mais a-t-on vraiment le temps d'assurer sa position ? Quand l'usager lève les yeux, il doit faire face à la menace plus ou moins imminente de rester immobile à un endroit où le transporteur éjecte une quantité vite cumulative de piétons. L'usager sait qu'il devra bientôt effectuer le passage du sol mobile au sol inerte. C'est ainsi que, malgré les avertissements, certains usagers engagent la marche en se disant que, le moment venu de franchir le seuil, ils accéléreront le pas pour annuler l'effet de ralentissement. D'autres resteront immobiles jusqu'à ce que le plancher leur frappe les pieds et qu'un réflexe les enjoigne de reprendre leurs activités. Alors, secoués par la surprise, ils se remettront en marche et ils courront rejoindre leurs camarades.